

ment à la fin de l'ouvrage, au prisme de l'ascension des provinciaux qu'ils symbolisaient au sein d'un monde romain unifié et de l'édit de 212, point d'aboutissement de ce que l'auteur appelle le « projet de citoyenneté romaine ». Car la vaste fresque de l'expansion romaine qu'elle propose comporte un important volet social : outre la vie dans les provinces, l'écrivain s'attarde au cours de son récit sur de nombreux aspects de société (les femmes, le mariage, la mort, la religion...) et associe les oubliés de l'histoire à sa réflexion en essayant de restituer pour nous la vie quotidienne des humbles (comme ce qu'elle appelle leur « culture des bars », p. 465-471) et les difficultés qu'ils affrontaient au jour le jour (d'où la section de chapitre « *miser*, et faire avec », p. 471-477). Ce faisant, elle ne perd jamais de vue le caractère forcément parcellaire de ses reconstitutions et conclut même en soulignant que Rome ne peut en aucun cas constituer aujourd'hui un modèle à imiter, mais tout au plus un paradigme auquel nous confronter (p. 543). Peut-être trouvera-t-on un peu courte cette conclusion d'un parcours aussi ambitieux. On reste de même peu convaincu par certaines analyses : on pense par exemple à la dimension parodique que comporterait, selon l'auteur, le titre *Bellum Catilinae* de la célèbre monographie de Salluste (p. 179), ou encore à l'affirmation – fondée sur le témoignage d'un Grec, Polybe ! — que Rome était une société de compétition (p. 190). Certaines réflexions demeurent également un peu superficielles, tel le développement consacré au problème de l'hérédité impériale (p. 422-428) et plus généralement, la description des deux premiers siècles de l'Empire (p. 395-442). On ne s'en laisse pas moins complètement prendre par un récit qui tient ses promesses d'une immersion totale dans l'histoire et la culture romaines et est alimentée par une excellente connaissance des sources, littéraires autant qu'épigraphiques et archéologiques. L'exploitation de ces deux derniers types de documents n'est jamais trop savante : citons l'analyse du monument de Gaius Julius Zoilos qui ressuscite pour le non-initié un personnage que les sources historiographiques n'auraient jamais mis en scène (p. 531-534), la description de la hutte découverte à Fidènes dans les années 1980 – avec les restes du chat (le « pauvre chasseur de souris ») qui fut piégé dans l'incendie qui la détruisit – (p. 83-84), ou encore des vestiges récupérés au fond des mers en 2005 sur le site de la bataille des îles Égates (p. 177-178). Le livre est par ailleurs agrémenté de nombreuses illustrations, et notamment de tableaux de maîtres occidentaux qui illustrent bien le lien que l'auteur a constamment cherché à établir entre Rome et nous (par exemple : le fameux *César dénonce Catilina* de Maccari, p. 31-32 ; *Le serment des Horaces*, de David, p. 93 ; *Cornélia, mère des Gracques*, d'A. Kauffmann, p. 233...). On ne s'étonnera donc pas que le livre ait depuis sa sortie en 2016 rencontré un franc succès aussi bien en Angleterre qu'en Europe : cet accueil est à notre sens pleinement justifié et nous en conseillons chaleureusement la lecture à tous les amoureux de l'Antiquité.

Agnès MOLINIER ARBO

Yann LE BOHEC, *Histoire des Guerres Romaines. Milieu du VIII^e siècle avant J.-C. - 410 après J.-C.* Paris, Tallandier, 2017. 1 vol., 608 p. Prix : 25,90 €. ISBN 979-10-210-2300-0.

Avec cet ouvrage, Y. Le Bohec, spécialiste unanimement reconnu en son domaine, apporte une contribution supplémentaire à l'étude de l'armée romaine, sous la forme d'une synthèse raisonnée de nos connaissances sur le sujet. Il aborde en 28 chapitres, répartis de manière égale en 8 parties précédées de 2 petits chapitres introductifs, l'histoire des guerres romaines depuis le « temps des mythes » (autrement dit la période royale du VIII^e au VI^e siècle av. J.-C.) jusqu'à l'effondrement de l'Empire à la fin du V^e siècle ap. J.-C. La progression du propos suit un ordre chronologique, mis à part le premier chapitre, consacré à la « méthodologie de la guerre », où l'auteur expose les concepts fondamentaux (nature de la guerre, causes et prétextes, types de guerres, stratégie et tactique) appliqués au cas romain. Après un second chapitre partageant quelques considérations sur les périodes les plus anciennes, la partie I est consacrée à la période alto-républicaine jusqu'au déclenchement de la première guerre punique, expliquant l'évolution de l'armée romaine entre le moment où elle devait lutter pour sa survie et celui où elle finalise la conquête de l'Italie et se prépare à affronter Carthage. La partie II relate les deux premières guerres puniques, période clé qui a porté l'armée romaine au rang de meilleure armée du monde méditerranéen, mais qui a aussi vu celle-ci subir de profonds et nécessaires changements afin de surmonter les épreuves qui lui étaient imposées. Ces évolutions sont replacées dans le contexte global du long conflit contre Carthage. La partie III traite l'expansion de Rome au II^e siècle et dans la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C., couvrant de manière un peu éclectique aussi bien les guerres étrangères que les premières guerres civiles (celles de Marius et Sylla et de Catilina), les révoltes serviles (en particulier celle de Spartacus) et les réformes mariennes. La partie IV est dévolue aux événements des dernières décennies de la République, notamment les guerres de César (aussi bien extérieures que civiles) et celles d'Octave jusqu'à sa victoire finale à Actium. Commence alors avec la partie V la description du système militaire impérial. L'auteur change ici de point de vue : plutôt que de suivre le cours des événements, il présente et analyse les réformes majeures qui, lors du Principat, ont réorganisé l'armée romaine autour d'un modèle défensif, et non plus exclusivement offensif comme ce fut le cas jusqu'alors. La partie VI reprend le cours des événements, après l'interruption de la partie précédente, et fait le récit des dernières guerres offensives et conquêtes du Haut Empire. La partie VII est ensuite consacrée aux Sévères et à la crise du III^e siècle ap. J.-C., tandis que la partie VIII et ultime consacre un chapitre à l'organisation militaire du Bas Empire avant de faire le point sur les derniers soubresauts de cette armée. Entreprendre de relater l'ensemble de l'histoire militaire romaine en un seul volume (même volumineux) relevait incontestablement de la gageure, comme l'auteur le souligne dans son introduction, où il ne dissimule pas les difficultés de l'entreprise. Le résultat final est toutefois globalement réussi, à condition de ne pas s'attendre à des discussions pointues et exhaustives sur tous les problèmes. En effet, outre la nécessité de faire des choix en raison de l'ampleur du projet, le livre s'adresse aussi prioritairement au public élargi des « lecteurs cultivés » (p. 41), l'approche et le style étant plutôt pédagogiques que disputatifs, ce qui facilite la lecture (qui se révèle véritablement immersive en de nombreux endroits), mais ne favorise pas le débat. Comme son titre l'indique, cet ouvrage est avant tout une histoire des guerres romaines, que tout lecteur curieux de découvrir le sujet ou d'en avoir une perspective diachronique lira avec grand intérêt, tandis qu'il manquera aux

spécialistes un référencement précis et détaillé aux sources et travaux modernes utilisés (un inventaire non exhaustif des sources et travaux modernes se trouve en fin d'ouvrage, mais pas au fil du texte). Par ailleurs, la narration est essentiellement événementielle (même si certains chapitres ou certaines parties brisent le cours du récit pour faire le point sur l'état de l'armée, son organisation et son armement). C'est évidemment un choix qui se défend, mais qui a aussi amené à ne pas développer outre mesure les discussions sur les dimensions connexes, notamment économique et sociale, des guerres romaines, même si l'auteur est parfaitement conscient de l'interdépendance entre le domaine militaire et les autres domaines de l'Histoire (p. 37). Ces discussions ne sont pas pour autant absentes, mais elles restent souvent à l'état de mises au point, parfois quelque peu réductrices (ainsi déduire de la suppression du *tributum* pour tous les citoyens romains que « la guerre enrichissait tous les milieux sociaux » [p. 47] est peut-être une conclusion un peu hâtive lorsqu'on sait que les guerres constantes hors d'Italie ont aussi provoqué l'appauvrissement massif des soldats-proprétaires et un véritable exode rural de ces derniers, qui ont grossi les rangs sans cesse croissants d'une plèbe urbaine et misérable). On regrettera aussi quelques formulations peu heureuses ; ainsi par exemple l'opposition récurrente entre les « états civilisés » et les « montagnards primitifs » ou les « barbares », ou encore l'emploi anachronique des termes « Italiens » (au lieu de « Italiotes » ou de « peuples italiques ») et « Iraniens » (au lieu de Perses, Mèdes ou Parthes en fonction de l'époque), même si l'auteur assume et justifie ses choix terminologiques (p. 42 et 269). Dans le même ordre d'idées, comparer le pragmatisme des Romains et leur tendance à emprunter aux autres peuples les parties de leur armement qu'ils considéraient comme efficaces à une « mutation génétique » (p. 62-63 et 78-79) – métaphore censée illustrer le cas supposé unique des Romains et leur « mystérieuse modification des comportements » – témoigne non seulement d'une vision trop romano-centrique des choses, mais aussi selon nous d'une surestimation du conservatisme des peuples antiques et inversement d'une sous-estimation de leur capacité d'adaptation. Les Grecs, les Carthaginois et même les Gaulois – contrairement à ce que l'on a longtemps pensé –, pour ne citer que les principaux adversaires de Rome, étaient loin d'être des peuples fermés à l'innovation et imperméables aux emprunts extérieurs, y compris dans le domaine militaire. Enfin, si la plupart des chapitres présentent une argumentation solide et une vision perspicace des choses, ceux qui sont consacrés aux périodes les plus anciennes (avant les guerres puniques) sont en revanche un peu plus faibles. Le propos y est assez conventionnel et traditionnel, alors que des avancées significatives ont été faites ces derniers temps sur le sujet (en dernier lieu, J. Armstrong, *War and Society in Early Rome*, 2016). Ces quelques réserves ne doivent toutefois pas masquer les qualités indéniables de l'ouvrage. On mentionnera en particulier la présence de nombreux schémas d'une grande clarté qui témoignent de la capacité admirable de l'auteur à cerner les mouvements stratégiques et tactiques (pas toujours aisés à démêler à partir de nos sources), aussi bien à l'échelle d'un conflit que d'une bataille, et surtout à les expliquer de manière claire et convaincante à ses lecteurs. On saura également gré à l'auteur d'avoir voulu fournir une vision globale et une perspective diachronique de son sujet dans un paysage historiographique qui, à l'heure actuelle, est davantage porté sur la micro- que sur la macro-histoire. Or prendre du recul et élargir son champ de vision permet de mieux

percevoir les tendances de fond, ce qui, dans le cas des Romains, qui bâtirent l'un des empires les plus durables de l'Histoire, revêt une importance majeure, comme l'a bien compris l'auteur. Pour conclure, l'*Histoire des guerres romaines* est un beau livre où Yann Le Bohec montre toute la mesure de son érudition et de son expertise d'un sujet qu'il a étudié avec fruit pendant de nombreuses années. Nicolas MEUNIER

Julián ESPADA RODRÍGUEZ, *Los dos primeros tratados romano-cartagineses. Análisis historiográfico y contexto histórico*. Barcelona, Universitat de Barcelona, 2013. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 328 p., 6 fig., 10 cartes. Prix : 40 €. ISBN: 978-84-475-3674-0.

El estudio de la historia de la Roma arcaica siempre encierra una gran complejidad debido a la escasez de fuentes disponibles. De igual modo, los textos literarios sobre esta época fueron escritos varios siglos después, además de que muchos de ellos poseen un marcado carácter legendario. Un claro ejemplo de esta problemática lo constituyen los dos primeros tratados diplomáticos (en adelante, P1 y P2) entre Roma y Cartago, especialmente con el primero porque, según Polibio, fue firmado a comienzos del periodo republicano. Por el contrario, Tito Livio y Diodoro Sículo no mencionan este texto de fines del s. VI a.C., sino que citan como primer pacto el situado hacia el año 348 a.C. Este problema ha originado desde el siglo XIX un profundo y dilatado debate, en el que los historiadores se han dividido en dos tesis principales: la defendida por Mommsen que opta por datar ese convenio a mediados del s. IV a.C. porque considera muy improbable que en esa época Roma tuviera la capacidad de firmar un tratado de esas características con una potencia tan importante como Cartago. En cambio, otros historiadores, encabezados por Nissen, aceptan la cronología polibiana, pues este autor griego habría tenido acceso a una fuente fidedigna como el archivo de los ediles del Capitolio. Además, el descubrimiento de las Tablillas de Pyrgi en 1964 parece apoyar sus teorías, puesto que este documento epigráfico recogía un acuerdo entre Cartago y una ciudad etrusca a comienzos del s. V a.C. Esta importante controversia historiográfica es el punto de partida de J. Espada, pues en la introducción de su obra (p. 33-52) desarrolla un amplio estado de la cuestión en la que expone y sintetiza las principales interpretaciones y argumentos de los historiadores de cada bando. A continuación, el libro se estructura en cinco partes netamente diferenciadas, ya que se analizan por separado los elementos presentes en P1 y P2 en búsqueda de unas claves que le ayuden a intentar resolver este problema de difícil solución. Asimismo, la obra incluye mapas e ilustraciones de la Roma arcaica, además de un índice analítico donde se reúnen nombres de autores y topónimos antiguos, fuentes, términos griegos y latinos, así como conceptos generales y algunos tecnicismos. En el primer apartado (p. 53-68), relativo a las fuentes históricas, Espada recopila todos los textos clásicos en griego y latín que contienen información sobre los distintos tratados establecidos entre Roma y Cartago. Posteriormente, se abordan los aspectos externos e internos de las Tablillas de Pyrgi, tales como el contexto arqueológico y la propuesta de traducción. La segunda parte (p. 69-94) se centra en las prácticas diplomáticas en época arcaica. En este sentido, se constata la considerable similitud de las fórmulas y el contenido entre los tratados griegos y romanos, ya que resulta lógico que estos últimos en sus relaciones exte-